



## Création et Évolution : la littérature s'engage

Philippe Jaussaud

### ► To cite this version:

Philippe Jaussaud. Création et Évolution : la littérature s'engage. EXBRAYAT J-M., D'HOMBRES E., REVOL F. Évolution et création : des sciences à la métaphysique, Vrin, pp.13-37, 2011. halshs-00842250

**HAL Id: halshs-00842250**

**<https://shs.hal.science/halshs-00842250>**

Submitted on 8 Jul 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# CRÉATION ET ÉVOLUTION : LA LITTÉRATURE S'ENGAGE

**Philippe JAUSSAUD, Université de Lyon ; Université Lyon1 ; EMR « Sciences : Société, Historicité, Éducation, Pratiques » (S2HEP)**

Tout récemment, le film « Vénus noire » d'Abdellatif Kechiche, reprenant l'histoire de la « Vénus hottentote »<sup>1</sup> romancée par Barbara Chase-Riboud<sup>2</sup>, a ressuscité pour le grand public - qui souvent ignorait son existence - un immense savant : Georges Cuvier (1769-1832)<sup>3</sup>. Il apparaît dans le film sous les traits d'un virtuose du scalpel, montrant une connaissance parfaite de l'anatomie du corps humain<sup>4</sup>. Or, les compétences scientifiques de Cuvier dépassaient de beaucoup le périmètre de l'expertise sollicitée dans l'affaire de la « Vénus hottentote ». Qu'on en juge : si l'on se restreint à ses activités purement scientifiques<sup>5</sup>, le savant contribua à la fondation de la stratigraphie<sup>6</sup>, conféra un essor décisif à la paléontologie des Vertébrés, ainsi qu'à l'anatomie comparée, et développa la systématique animale. Mais, Cuvier nous intéresse ici à deux autres titres, lesquels justifient son apparition au tout début de notre article : d'abord, son œuvre paléontologique, qui ouvrit des perspectives nouvelles sur l'histoire de la Terre et de ses peuplements avant l'apparition de l'Homme, captiva tous les intellectuels de son époque, y compris ceux du monde littéraire. Ensuite, Cuvier intervint dans la première querelle évolutionniste : ce créationniste et catastrophiste, partisan de la fixité des espèces<sup>7</sup> combattit le transformisme de son collègue Lamarck (1744-1829)<sup>8</sup>. Par la suite, les affrontements entre partisans et détracteurs des théories évolutionnistes, dont la plus importante est bien sûr le darwinisme, se multiplièrent. Cuvier avait, en quelque sorte, instauré une tradition de la discorde. L'une des conséquences de la longue série des querelles sur les théories de l'Évolution - accompagnées de faits de société - qui jalonnèrent toute l'histoire des sciences de la Terre après la disparition du grand naturaliste, fut de susciter, comme nous le verrons, l'intérêt des romanciers. Cet intérêt est particulièrement vif à l'heure actuelle, où nous assistons à la résurgence, dans certaines communautés, d'hypothèses créationnistes dont les adeptes se réfèrent parfois à Cuvier.

Les œuvres littéraires liées plus ou moins fortement au sujet qui nous intéresse représentent un corpus considérable : elles ne cessent de s'empiler, à un rythme soutenu, dans nos bibliothèques, comme se superposent les époques sur les schémas stratigraphiques utilisés en paléontologie. Nous ne retiendrons donc qu'un nombre limité d'exemples significatifs pour notre étude. Celle-ci envisagera successivement des auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle ayant ressuscité les mondes perdus décrits par Cuvier,

<sup>1</sup> Gérard Badou, *L'énigme de la Vénus hottentote*, Paris, JC Lattès, 2000, 203 p. ; Carole Sandrel, *Vénus & Hottentote - Sarah Bartman*, Paris, Perrin, 2010, 160 p.

<sup>2</sup> Barbara Chase-Riboud, *Vénus Hottentote*, Paris, Albin-Michel, 2004, 380 p.

<sup>3</sup> Citons deux biographies modernes de Cuvier. La première comportera trois tomes, dont seul le premier a été publié à ce jour : Philippe Taquet, *Georges Cuvier - Naissance d'un génie*, Paris, Odile Jacob, 2006, 539 p. ; Claude Cardot, *Georges Cuvier - La révélation des mondes perdus*, Besançon, Éditions du Sekoya, 2009, 412 p.

<sup>4</sup> Au Muséum national d'Histoire naturelle, Cuvier fut titulaire de la chaire d'« Anatomie des animaux » et non pas de celles d'« Anatomie comparée » ou de « Paléontologie », comme on le croit souvent. La chaire d'« Anatomie de l'Homme » était occupée par Portal.

<sup>5</sup> Placé plusieurs fois à la tête de l'Université, il prit une part décisive à la réorganisation de l'enseignement français sous l'Empire et la Restauration.

<sup>6</sup> En étudiant avec Alexandre Brongniart (1770-1847) les fossiles du Bassin parisien.

<sup>7</sup> Pour simplifier la pensée de Cuvier : une série de catastrophes, ayant entraîné des extinctions totales des espèces vivant sur Terre, ont été suivies de plusieurs créations successives. Le fixisme du savant est cependant plus nuancé qu'on pourrait le penser *a priori*. Comme le remarque Pierre Pellegrin, Cuvier laissa développer l'hypothèse de créations répétées dans le temps par ses successeurs, tel Alcide d'Orbigny (1802-1857). Celui-ci, premier titulaire de la chaire de « Paléontologie » du Muséum national d'Histoire naturelle, évalua à vingt-sept le nombre des extinctions - et donc des créations. Cf. Pierre Pellegrin, « Présentation », dans Georges Cuvier, *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes - Discours préliminaire*, Paris, Flammarion, 1992, p. 32.

<sup>8</sup> Lamarck occupait la chaire de « Zoologie des Insectes, Vers et Animaux microscopiques » - donc des « animaux sans vertèbres » - au Muséum national d'Histoire naturelle. Il est considéré comme le fondateur de la paléontologie des Invertébrés. Pellegrin indique que la disqualification par Cuvier du transformisme lamarckien « a au moins déblayé le terrain pour de futures constructions évolutionnistes ». Cf. Pierre Pellegrin, op. cit., p. 42.

puis des écrivains contemporains utilisant comme ressort dramatique les querelles entre partisans et détracteurs des théories de l'Évolution.

## I) - L'évolution figée ou le conservatoire des espèces

Nous nous intéresserons ici en priorité à deux romanciers du XIX<sup>ème</sup> siècle, qui évoquèrent au fil de leur plume talentueuse les travaux de Cuvier, ainsi que la question des espèces disparues : Honoré de Balzac et Jules Verne.

Dans sa *Comédie humaine* et son *Avant-Propos*, Balzac cite et met en scène - parfois sous des pseudonymes - plusieurs savants du Muséum national d'Histoire naturelle : Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, Vauquelin, Latreille, Cuvier ... Ce dernier bénéficie dans *La peau de chagrin* d'un long panégyrique, souvent cité. Nous en donnons ci-après la version originale de 1831<sup>9</sup>. Par la suite, Balzac modifia ce texte au moment de l'insérer dans la *Comédie humaine*.

« Vous êtes-vous jamais lancé dans l'immensité de l'espace et du temps, en lisant les oeuvres géologiques de Cuvier ? Avez-vous jamais ainsi plané sur l'abîme sans bornes du passé, comme soutenu par la main d'un enchanteur ? En découvrant de tranche en tranche, de couche en couche, sous les carrières de Montmartre ou dans les schistes de l'Oural, ces animaux dont les dépouilles fossilisées appartiennent à des civilisations antédiluviennes, l'âme est effrayée d'entrevoir des milliards d'années, des millions de peuples dont la faible mémoire humaine, dont la puissante tradition divine n'ont pas tenu compte, et dont la cendre, poussée à la surface de notre globe, y forme les deux pieds de terre qui nous donnent du pain et des fleurs. M. Cuvier n'est-il pas le plus grand poète de notre siècle ? ... Lord Byron a bien reproduit par des mots quelques agitations morales ; mais notre immortel naturaliste a reconstruit des mondes avec des os blanchis, a rebâti, comme Cadmus des cités avec des dents, a repeuplé mille forêts de tous les mystères de la zoologie avec quelques fragmens de houille, a retrouvé des populations de géans dans le pied d'un mammoth...<sup>10</sup> Ces figures se dressent, grandissent et meublent les anciens jours évanouis. Il est poète avec des chiffres, il est sublime en posant un zéro près d'un sept. Il réveille le néant sans prononcer des paroles grandement magiques. Il fouille une parcelle de gypse, y aperçoit une empreinte, vous crie :

- « Voyez ! ... » Et alors il déroule des mondes, animalise les marbres, vivifie la mort et fait arriver le genre humain, si bruyamment insolent, après d'innombrables dynasties de créatures gigantesques, après des races de poissons ou de mollusques ...

Et c'est vous qu'il institue poètes !<sup>11</sup> ... vous, hommes chétifs, nés d'hier ; mais dont le regard rétrospectif peut composer des poèmes sans limites, une sorte d'Apocalypse rétrograde.

Alors, en présence de cette épouvantable résurrection due à la voix d'un seul homme, la miette dont nous sommes usufruitiers dans cet infini sans nom, commun à toutes les sphères, et que nous avons nommé LE TEMPS, cette minute de vie nous fait pitié. Alors, nous nous demandons, écrasés que nous sommes sous tant d'univers inconnus et en ruines, à quoi bon nos gloires, nos haines, nos amours ? ... Et si, pour devenir un point intangible dans l'avenir, la peine de vivre doit s'accepter ? ... Déracinés du présent, nous sommes morts jusqu'à ce que notre valet de chambre entre et vienne nous dire :

- Monsieur, Madame la comtesse a répondu qu'elle vous attendait ce soir ...»<sup>12</sup>.

Balzac exprime dans ce passage lyrique toute son admiration pour Cuvier paléontologue. Mais, ceci ne l'empêchera pas, dans l'*Avant-Propos* de la *Comédie humaine*, de prendre contre Cuvier anatomiste le parti de son collègue Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844)<sup>13</sup> sur la question du

<sup>9</sup> C'est en 1984 que Pierre Barbéris restitua au grand public cette version princeps, avec son orthographe originelle. Cf. Honoré de Balzac, *La peau de chagrin*, Le Livre de Poche, Paris, Librairie Générale Française, 1984, 423 p.

<sup>10</sup> Pellegrin note que « cette dernière remarque prend évidemment un relief ironique, que Balzac n'a sans doute pas voulu, quand on se rappelle que [...] c'est justement Cuvier qui a substitué des éléphants aux géants. Cf. Pellegrin, Pierre, op. cit., p. 23.

<sup>11</sup> Mettant en évidence des contradictions dans le raisonnement utilisé par Cuvier pour justifier son catastrophisme, Pellegrin indique : « Ici Balzac a raison : nous sommes en pleine poésie et Cuvier est vraiment le successeur de Lucrèce ». Cf. Pierre Pellegrin, op. cit., p. 36.

<sup>12</sup> Honoré de Balzac, op. cit., p. 42-43.

<sup>13</sup> Titulaire de la chaire de « Histoire naturelle (Mammifères et Oiseaux) » au Muséum.

plan général d'organisation des animaux. Le premier savant distingue plusieurs types anatomiques, tandis que le second n'en reconnaît qu'un seul, à la fois chez les Vertébrés et les Invertébrés : « Il n'y a qu'un animal. Le créateur ne s'est servi que d'un seul et même patron pour tous les êtres organisés. L'animal est un principe qui prend sa forme extérieure, ou, pour parler plus exactement, les différences de sa forme, dans les milieux où il est appelé à se développer. Les Espèces Zoologiques résultent de ces différences. La proclamation et le soutien de ce système, en harmonie d'ailleurs avec les idées que nous nous faisons de la puissance divine, sera l'éternel honneur de Geoffroi Saint-Hilaire, le vainqueur de Cuvier sur ce point de la haute science, et dont le triomphe a été salué par le dernier article qu'écrivit le grand Goethe »<sup>14</sup>.

Avec son *Voyage au centre de la Terre* (1864), Jules Verne met en scène la découverte, dans les profondeurs du globe, d'espèces disparues. Celles-ci ont survécu aux extinctions décrites par Cuvier et ses émules, en abandonnant la surface terrestre pour rejoindre - selon un processus mystérieux - l'intérieur de la planète. Les héros du récit, Axel, son oncle Otto Lidenbrock et leur guide islandais, découvrent alors de véritables conservatoires des faunes et des flores disparues. Au centre de la Terre, la paléontologie devient *de facto* une science de la vie : son domaine d'études rejoint celui de la biospéléologie.

Les héros du *Voyage au centre de la Terre* découvrent une forêt de champignons gigantesques, une autre forêt où poussent des plantes de l'ère tertiaire et ils voguent sur un océan intérieur couvert d'algues géantes. Ce milieu aquatique héberge uniquement des espèces fossiles, qu'il s'agisse de Reptiles ou de Poissons. Les voyageurs assistent même à un combat opposant un Plésiosaure à un Ichtyosaure. Portant son regard dans l'atmosphère captive au-dessus de l'immense nappe d'eau, Axel s'interroge : « pourquoi quelques-uns de ces oiseaux reconstruits par l'immortel Cuvier ne battraient-ils pas de leurs ailes ces lourdes couches atmosphériques ? Les poissons leur fourniraient une nourriture suffisante »<sup>15</sup>. Donc, le génie de Cuvier plane sur le *Voyage* et la conservation des espèces réalise le fantasme de l'« épouvantable résurrection » balzacienne.

Axel fait ensuite un rêve éveillé, qui l'« emporte dans les merveilleuses hypothèses de la paléontologie », faisant défiler dans son esprit l'image de nombreuses espèces disparues, tel l'« Anoplotherium, animal étrange, qui tient du rhinocéros, du cheval, de l'hippopotame et du chameau, comme si le Créateur, trop pressé aux premières heures du monde, eût réuni plusieurs animaux en un seul »<sup>16</sup>. Voici une référence créationniste qui aurait enchanté Cuvier ! Elle réapparaît un peu plus loin dans le récit du songe d'Axel, qui se réfère à la Bible : « Tout ce monde fossile renaît dans mon imagination. Je me reporte aux époques bibliques de la création, bien avant la naissance de l'Homme, lorsque la Terre incomplète ne pouvait lui suffire encore. Mon rêve devance alors l'apparition des êtres animés. Les Mammifères disparaissent, puis les Oiseaux, puis les Reptiles de l'époque secondaire, et enfin les Poissons, les Crustacés, les Mollusques, les Articulés [...]. Toute la vie de la Terre se résume en moi [...]. Je remonte la série des transformations terrestres. Les plantes disparaissent. Les roches granitiques perdent leur pureté ; l'état liquide va remplacer l'état solide sous l'action d'une chaleur plus intense ; les eaux courent à la surface du globe ; elles bouillonnent, elles se volatilisent ; les vapeurs enveloppent la Terre, qui peu à peu ne forme plus qu'une masse gazeuse, portée au rouge blanc, grosse comme le soleil et brillante comme lui ! »<sup>17</sup>. Grâce au rêve du héros, le lecteur voit se dérouler à l'envers l'histoire de la vie. Ce procédé littéraire sera repris ultérieurement par des scientifiques de notre époque. Ainsi Stephen Jay Gould, évoquant l'hypothèse d'un rembobinage du film de la vie, expliquera que si la pellicule était laissée libre de se dérouler à nouveau, la probabilité de voir apparaître la même succession d'espèces que celle décrite par les paléontologues serait infime. L'apparition de l'Homme aurait également très peu de chances de se produire<sup>18</sup>.

Les remarques précédentes sur la reconstitution de l'histoire de la vie et l'émergence de l'espèce humaine nous conduisent à citer un autre passage intéressant du *Voyage*. Il s'agit de la description d'un immense ossuaire d'espèces fossiles : « Une plaine d'ossements apparut à nos regards. On eut dit un cimetière immense, où les générations de vingt siècles confondaient leur éternelle poussière [...].

<sup>14</sup> Honoré de Balzac, « Avant-propos », dans *La comédie humaine*, Lausanne, Rencontre, 1968, p. 36.

<sup>15</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la Terre*, Le Livre de Poche, Paris, Hachette, 1966, p. 259.

<sup>16</sup> Jules Verne, op. cit., p. 259.

<sup>17</sup> Jules Verne, op. cit., p. 261-262.

<sup>18</sup> Nous renvoyons le lecteur aux divers ouvrages et articles de Gould sur cette question.

L'existence de mille Cuvier n'aurait pas suffi à recomposer les squelettes des êtres organiques couchés dans ce magnifique ossuaire [...]. Mon oncle avait levé ses grands bras vers l'épaisse voûte qui nous servait de ciel [...]. Il se trouvait devant une inappréciable collection de *Leptotherium*, de *Mericotherium*, de *Lophodions*, d'*Anoplotherium*, de *Megatherium*, de *Mastodontes*, de *Protopithèques*, de *Ptérodactyles*, de tous les monstres antédiluviens entassés pour sa satisfaction personnelle. Qu'on se figure un bibliomane passionné transporté tout à coup dans cette fameuse bibliothèque d'Alexandrie brûlée par Omar et qu'un miracle aurait fait renaître de ses cendres ! »<sup>19</sup>. Jules Verne - qui cite une fois de plus Cuvier - n'hésite donc pas à infliger au lecteur une longue liste de dénominations scientifiques<sup>20</sup>, procédé dont il est coutumier et qu'il pousse à l'extrême dans *Vingt-mille lieues sous les mers*. Par ailleurs, il nous offre avec l'ossuaire, comme il le précise lui-même, une sorte de résumé de l'histoire des peuplements animaux de la Terre. Cette saga va conduire les héros du roman jusqu'aux origines de l'Homme.

Découvrant dans l'ossuaire un crâne dénudé, Lidenbrock s'écrie « Axel ! Axel ! une tête humaine [...]. Oui, neveu ! Ah ! M. Milne-Edwards ! Ah ! M. de Quatrefages ! que n'êtes-vous là où je suis moi, Otto Lidenbrock ! »<sup>21</sup>. Henri Milne-Edwards (1800-1885) et Armand de Quatrefages de Bréaux (1810-1892) occupaient tous deux, à l'époque, des chaires au Muséum national d'Histoire naturelle<sup>22</sup>. Milne-Edwards n'adhéra pas aux théories évolutionnistes de Lamarck et Darwin. Quant à Quatrefages, s'il fut en désaccord scientifique avec Darwin, il estimait le savant anglais dont il soutint la candidature à l'Académie des sciences (cf. l'article d'Olivier Perru publié dans le présent ouvrage). Jules Verne explique ensuite pourquoi Lidenbrock fait référence aux deux savants français. Cet éclaircissement introduit un chapitre complet consacré à la question de l'Homme fossile.

En effet, peu avant le départ des héros du *Voyage*, « un fait d'une haute performance en paléontologie s'était produit. Le 28 mars 1863, des terrassiers fouillant sous la direction de M. Boucher de Perthes<sup>23</sup> les carrières de Moulin-Quignon, près d'Abbeville [...] trouvèrent une mâchoire humaine à quatorze pieds au-dessous de la superficie du sol. C'était le premier fossile de cette espèce ramené à la lumière du grand jour. Près de lui se rencontrèrent des silex taillés, colorés et revêtus par le temps d'une patine uniforme »<sup>24</sup>. Boucher de Perthes avait déjà découvert en 1844, dans la vallée de la Somme, des outils de silex à côté d'os de grands Mammifères disparus, qu'il avait daté du Pléistocène. De ce fait, l'origine de l'Homme, jusque-là censée remonter - en accord avec la Bible - à seulement 4000 ans av. J.-C. - se trouvait considérablement repoussée dans le temps : elle devait être située entre 1,8 million d'années et 10 000 ans avant notre ère.

L'hypothèse de l'« Homme antédiluvien » contemporain du Mammouth se heurta, comme l'expose Jules Verne dans son roman, à l'hostilité du géologue Léonce Élie de Beaumont (1798-1874) qui se référait à Cuvier. Mais, de nombreux savants français ou étrangers, en particulier Quatrefages, Milne-Edwards et Édouard Lartet (1801-1871)<sup>25</sup>, soutinrent Boucher de Perthes dans le « procès de la mâchoire » - une expression d'origine anglaise citée par Jules Verne. Ce dernier expose, dans le *Voyage*, toutes les découvertes qui s'accumulèrent après la découverte de 1863 : « Des débris nouveaux exhumés du terrain tertiaire pliocène avaient permis à des savants plus audacieux encore d'assigner une plus haute antiquité à la race humaine [...]. Ainsi, d'un bond, l'homme remontait l'échelle des temps d'un grand nombre de siècles ; il précédait le mastodonte ; il devenait le contemporain de l'« *elephas meridionalis* » ; il avait cent mille ans d'existence, puisque c'est la date assignée à la formation du

<sup>19</sup> Verne, Jules, op. cit., p. 303-305.

<sup>20</sup> Dans le même ouvrage, l'auteur reconnaît « qu'il y a en minéralogie bien des dénominations semi-grecques, semi-latines, difficiles à prononcer, de ces rudes appellations qui écorcheraient les lèvres d'un poète ». *Ibid.*, p. 4.

<sup>21</sup> Verne, Jules op. cit., p. 305.

<sup>22</sup> Il s'agit d'Henri Milne-Edwards - Henri-Milne Edwards pour l'état-civil - et non de son fils Alphonse. Âgé de soixante-quatre ans à l'époque de la publication du *Voyage au centre de la Terre*, Henri Milne-Edwards était le titulaire de la chaire de « Zoologie (Mammifères et Oiseaux) » au Muséum. Il avait occupé auparavant celle d'« Histoire naturelle des Crustacés, des Arachnides et des Insectes ». Également professeur de zoologie et de physiologie comparées à la faculté des sciences de Paris, Henri Milne-Edwards publia des *Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée de l'homme et des animaux* (1857-1881). Il accorda son appui à Armand de Quatrefages, qui devint en 1855 le premier titulaire de la chaire d'« Anthropologie » du Muséum, créée par transformation de la chaire d'« Anatomie et Histoire naturelle de l'Homme ».

<sup>23</sup> Jacques Boucher de Crévecoeur de Perthes (1788-1868), directeur des douanes à Abbeville. Cf. Claudine Cohen & Jean-Jacques Hublin, *Boucher de Perthes - Les origines romantiques de la Préhistoire*, Paris, Belin, 1989, 272 p.

<sup>24</sup> Jules Verne, op. cit., p. 306.

<sup>25</sup> Lartet occupa la chaire de « Paléontologie » au Muséum.

terrain pliocène ! »<sup>26</sup>. Il a été souligné à ce propos que « Jules Verne ne méconnaît pas les longues durées, même s'il ne les manie pas toujours de façon homogène. Ainsi, dans le *Voyage au centre de la Terre*, évalue-t-il le pliocène, qui a vu apparaître la « race humaine », à cent mille ans. Alors que, peu avant, il écrit que les reptiles monstrueux des « mers jurassiques » « apparurent sur la Terre mille siècles avant l'homme ». De quoi laisser perplexe même un lecteur des années 1860 qui sait que le jurassique est antérieur de millions d'années au pliocène. Du moins Jules Verne donne-t-il la naissance de l'homme pour un événement moderne par rapport à la durée des temps géologiques »<sup>27</sup>.

Le romancier apporte en effet sa contribution de vulgarisateur à la question de notre ancienneté, en faisant découvrir par ses héros un corps humain de l'ère quaternaire, dans un excellent état de conservation : « Ce cadavre, la peau tendue et parcheminée, les membres encore moelleux - à la vue du moins -, les dents intactes, la chevelure abondante, les ongles des mains et des orteils d'une grandeur effrayante, se montrait à nos yeux tel qu'il avait vécu »<sup>28</sup>. Dans l'un des derniers chapitres du roman, Axel et son oncle aperçoivent - ultime confirmation fournie au lecteur de l'hypothèse de Boucher de Perthes - un être humain gardant un troupeau de mastodontes : « Ce n'était plus l'être fossile dont nous avions relevé le cadavre dans l'ossuaire, c'était un géant [...]. Sa taille dépassait douze pieds. Sa tête, grosse comme la tête d'un buffle, disparaissait dans les broussailles d'une chevelure inculte [...]. Il brandissait de la main une branche énorme, digne houlette de ce berger antédiluvien »<sup>29</sup>.

Pierre Citti, traitant de l'arrivée de la Préhistoire dans le champ littéraire, a commenté les passages précédemment cités : « *Au centre de la Terre*, le professeur Lidenbrock disserte sur un cadavre « d'homme quaternaire », tranchant la fameuse controverse émise cette année-là, en 1863, par la découverte de la mâchoire de Moulin Quignon par Boucher de Perthes [...]. Mais le *Voyage* baigne dans une rêverie préhistorique et paléontologique, l'homme primitif n'intervient pas dans l'action. D'abord c'est un fossile (la vision du géant de douze pieds, pasteur d'*elephas antiquus*, ressortit à l'inspiration de la descente aux enfers, qui fait ici ressurgir les vieilles chimères de Teutobochus<sup>30</sup>) »<sup>31</sup>.

Un autre roman de Jules Verne, *Les Indes noires*, évoque l'histoire du globe terrestre et de son peuplement à propos de la formation de la houille durant l'époque carbonifère - qu'il place par erreur à l'ère secondaire<sup>32</sup>.

Pour clore ce chapitre, nous citerons deux romans du XX<sup>e</sup> siècle qui reprennent des thèmes précédemment évoqués, se situant d'une certaine manière dans la continuité vernienne. Il s'agit d'abord de l'ouvrage de Sir Arthur Conan Doyle intitulé *Le monde perdu* (1912)<sup>33</sup> - lequel donna lieu à plusieurs films et téléfilms. Comme les héros du *Voyage au centre de la Terre*, les membres d'une expédition anglaise<sup>34</sup> conduite par un savant, le professeur Challenger, découvrent une faune préhistorique parfaitement conservée sur un plateau d'Amazonie. Certaines espèces de cet isolat géographique n'ont pas encore été décrites, comme un serpent rouge long de dix-huit mètres, un quadrupède phosphorescent ou un papillon venimeux. Les explorateurs observent aussi des « hommes-singes » cohabitant avec des Indiens. À leur retour, ils présentent devant les membres de l'Institut de Zoologie

<sup>26</sup> Jules Verne, op. cit., p. 307-308.

<sup>27</sup> Philippe de la Cotardière (ed.) *Jules Verne - De la science à l'imaginaire*, Paris, Larousse, 2004, p. 115. Dans un chapitre intitulé « Jules Verne, fin connaisseur des époques géologiques ? », les auteurs indiquent « Dans les années 1860, la division et la durée des temps géologiques sont encore incertaines. Jules Verne rappelle l'ordre des terrains traversés par ses voyageurs avec assez de régularité pour qu'on n'oublie pas qu'il maîtrise cette donnée telle qu'on la connaît alors. Il place la houille convenablement, dans le carbonifère [...]. Le lecteur moderne qui s'étonnera de l'absence de l'oligocène doit savoir que cette période venait juste d'être proposée (en 1854) et n'était donc pas encore couramment citée. Quant au cambrien, que nous plaçons avant le silurien, il est encore objet de controverses à l'époque », Ibid., p. 118.

<sup>28</sup> Jules Verne, op. cit., p. 308

<sup>29</sup> Ibid., p. 320.

<sup>30</sup> En 1613, sous le règne de Louis XIII, un squelette de *Dinotherium giganteum*, un Proboscidiien fossile, fut découvert dans une sablière du château de Chaumont. Le chirurgien Mazurier affirma qu'il s'agissait de Teutobochus, roi des Cimbres et l'exhiba en Europe. Cette supercherie dura plusieurs années, jusqu'à ce que le squelette aille rejoindre les collections royales.

<sup>31</sup> Pierre Citti, « La préhistoire gagne le champ littéraire », in Pierre Citti & Muriel Détrie (ed.), *Le champ littéraire*, Paris, Vrin, 2002, p. 69.

<sup>32</sup> Philippe de la Cotardière, op. cit., p. 118.

<sup>33</sup> Arthur Conan Doyle, *Le monde perdu*, Paris, Magnard, 2000, 319 p.

<sup>34</sup> L'expédition est décidée à la suite d'une conférence sur l'évolution animale à l'Institut de Zoologie de Londres. L'orateur ayant évoqué la disparition des sauriens avant l'émergence de l'Homme, Challenger manifeste son désaccord sur ce point. L'assemblée invite donc le contradicteur à fournir des preuves matérielles recueillies sur le terrain.

de Londres un Ptérodactyle rapporté de leur voyage. Pierre Citti compare dans son analyse du « roman préhistorique » *Le monde perdu* au *Voyage au centre de la Terre* : « Conan Doyle a porté à maturité cette esquisse (le roman vernien) dans *The lost World* [...] ; rencontre d'hommes préhistoriques, les uns parfaitement pithécanthropes, les autres proches des primitifs amazoniens [...]. *Le monde perdu* est un bon roman d'aventures, combinant des situations de Jules Verne à des données de Wells et des situations qu'on retrouve dans *Les mines du roi Salomon*. Mais l'émotion née de l'immensité des temps est indemne de nostalgie, réduite par la réunion fantaisiste de toutes les vedettes « préhistoriques », en dépit des époques : dinosaures, *missing link* et savants un peu fous »<sup>35</sup>.

Enfin, *Les animaux dénaturés* (1952)<sup>36</sup> de Vercors racontent aussi une expédition paléontologique - plus précisément paléoanthropologique - partie rechercher en Nouvelle-Guinée le « chaînon manquant » entre les singes et l'Homme. La recherche est décidée à la suite de la découverte d'une mandibule « mi-singe, mi-homme »<sup>37</sup> nantie de trois molaires. Cette mandibule n'est pas sans évoquer l'affaire de l'Homme de Piltdown<sup>38</sup> : la découverte, faite en Angleterre entre 1899 et 1912, d'un crâne humain et d'une mâchoire simienne avait laissé espérer que l'on avait découvert le fameux « chaînon manquant ». Une controverse avait surgi, certains savants comme le paléoanthropologue français Marcellin Boule (1861-1942) contestant l'authenticité de la pièce osseuse. Les doutes ne cessèrent de s'amplifier par la suite. Finalement, en 1952 des analyses précises établirent de façon indiscutable que le fameux Homme de Piltdown résultait d'une supercherie : un mystificateur - jamais identifié - avait fabriqué de toutes pièces le pseudo-fossile.

Ces dernières considérations sur les origines et l'évolution de l'Homme nous conduisent à aborder la question des liens entre la littérature et le darwinisme.

## II) - Darwin viendra-t-il ?

Nous avons emprunté le titre de ce chapitre à un roman historique récent<sup>39</sup>. Celui-ci met en scène le célèbre débat d'Oxford, qui se déroula le 30 juin 1860. Il s'agissait, au cours d'une séance de l'Association britannique pour l'Avancement des Sciences, de soumettre la théorie de Darwin aux jugements de l'Académie des sciences et de l'Église anglicane. Les partisans du savant, comme Thomas Huxley - surnommé le « bouledogue de Darwin » - s'opposèrent à l'évêque d'Oxford, Samuel Wilberforce. À l'issue du débat, chaque parti se retira avec l'impression d'avoir triomphé du parti adverse<sup>40</sup>.

De même, après la publication de *l'Origine des espèces*, si la théorie de Darwin fut acceptée par certains membres du monde littéraire, elle se trouva rejetée par d'autres. Autre phénomène à considérer en lien avec la littérature : les arguments des darwiniens, comme ceux de leurs adversaires, ne cessèrent d'évoluer en même temps que la science et la société. Si bien qu'aujourd'hui encore, certains auteurs d'ouvrages populaires (romans policiers, thrillers, etc.) utilisent dans leurs intrigues les controverses entre partisans et opposants aux théories de l'Évolution<sup>41</sup>. Nous allons donner ici des exemples illustrant ces deux phénomènes.

Parmi les écrivains français célèbres qui prirent le parti de Darwin à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il faut citer en premier lieu Anatole France. Marie-Claire Bancquart, spécialiste de cet homme de lettres, expose dans l'une de ses biographies l'« attachement de France, durant les années où il écrit des poèmes, pour la doctrine scientifique qui était alors la plus moderne, la doctrine darwinienne. Elle lui

<sup>35</sup> Pierre Citti, op. cit., p. 69.

<sup>36</sup> Jean Bruller, alias Vercors, *Les animaux dénaturés*, Le Livre de Poche, Paris, Librairie Générale Française, 2009, 217 p.

<sup>37</sup> Jean Bruller, alias Vercors, op. cit., p. 25.

<sup>38</sup> Cf. Herbert Thomas, *Le mystère de l'homme de Piltdown. Une extraordinaire imposture scientifique*, Paris, Belin, 2002, 288 p.

<sup>39</sup> Luc Perino, *Darwin viendra-t-il ?*, Paris, Le Pommier, 2008, 338 p. Cet ouvrage relève du genre « érudit », mentionné par Isabelle Durand-le Guern dans sa définition du roman historique : « Répondant à une curiosité pour les époques passées, ainsi qu'à un désir de dépaysement et de distraction, le roman historique doit satisfaire à des exigences parfois contradictoires. La diversité des attentes explique en partie l'aspect protéiforme du roman historique, érudit ou populaire, novateur ou stéréotypé, divertissant ou indigeste ». Cf. Isabelle Durand-le Guern, *Le roman historique*, Paris, Armand Colin, p. 7.

<sup>40</sup> En réponse à la question posée dans le titre de l'ouvrage : Darwin n'était pas venu.

<sup>41</sup> L'approche de l'« année Darwin » (2010) a bien sûr favorisé une telle tendance.

apparaît comme expliquant lumineusement l'évolution universelle. « [En 1871], les livres de Darwin étaient notre bible », devait-il écrire vingt ans plus tard ; « les louanges magnifiques par lesquelles Lucrèce célèbre le divin Épicure nous paraissait à peine suffisantes pour glorifier le naturaliste anglais ». Et de se rendre au Muséum pour contempler la progression des races, et de célébrer l'élan de la nature et de la vie partout répandue. Sans compter que l'Église s'oppose alors avec violence à une théorie qui montre l'homme comme issu de l'animalité. Anatole France se plaît à observer qu'au contraire, des Anciens comme Lucrèce ou Virgile l'ont pressentie. Mais si ses poèmes sont pleins d'elle, ce n'est pas toujours sur le ton du bonheur. Anatole France constate que l'élan de la vie, c'est aussi la lutte pour la vie qui condamne sans cesse de nouvelles victimes, hêtre, libellule, cerf, hommes et femmes, à une disparition qui fait de la terre à la fois un lieu de désir et un lieu cruel et funèbre. C'est surtout par cette idée de l'éphémère dans la jouissance que la sensibilité d'Anatole France est marquée. Idée véritablement fondatrice aussi pour son œuvre en prose, et qui en explique les accents tragiques comme la colonisation voluptueuse ».<sup>42</sup>

Les convictions darwiniennes d'Anatole France vont expliquer en partie son opposition à Ferdinand Brunetière<sup>43</sup>, historien de la littérature et critique littéraire, républicain, clérical et antidreyfusard. Lorsque ce dernier publie en 1895 un article intitulé « Une visite au Vatican », dans lequel est programmée la faillite de la pensée scientifique, France répond dans *L'Écho de Paris* : « Ce que durera la théorie darwinienne, nul ne peut le dire. Mais, de quoi se nourrirait l'esprit s'il ne vivait de relatif ? La doctrine de l'évolution s'impose aux âmes actuelles ». En réalité, Brunetière a exploité le principe de l'Évolution dans sa vision générale et sa méthode critique de la littérature et de son histoire. Il a construit une théorie de l'évolution des genres littéraires, exposée dans son ouvrage intitulé *Évolution des genres dans l'histoire de la littérature* (1890). Son article de 1895 marque le premier stade de son retour à la foi catholique. Il y explique notamment que les sciences physiques ou naturelles ne peuvent pas poser convenablement - et encore moins résoudre - les questions touchant à l'origine et au devenir de l'espèce humaine. D'où la réponse vigoureuse d'Anatole France.

Comme l'a montré Régis Messac dans une étude faisant autorité<sup>44</sup>, la science s'est introduite très tôt dans le genre littéraire policier. Ce phénomène s'est poursuivi et amplifié jusqu'à l'heure actuelle. De plus, « Aujourd'hui, comme la plupart des paralittératures, le genre policier a atteint l'âge adulte. Il s'inscrit dans le temps et lutte pied à pied avec l'Histoire contemporaine [...]. En se rapprochant de la littérature générale, mais sans tenter d'en faire partie, le roman policier sera amené à évoluer en fonction de son environnement vers une lecture critique de notre société »<sup>45</sup>. Dans le cadre de notre étude, deux phénomènes relevant des tendances évoquées - inclusion de la science moderne dans l'intrigue policière et prise en compte des phénomènes de société dans cette même intrigue - ont donné naissance à des œuvres originales. Le « volet scientifique » est constitué par les nombreux travaux actuels conduits sur les théories de l'Évolution, dans le prolongement du darwinisme. Le « volet sociétal » résulte du développement des mouvements créationnistes dans certaines communautés nationales, culturelles ou religieuses. Tout spécialement l'« intelligent design » - traduit en français par « dessein intelligent » -, revêt une grande influence sur les milieux protestants fondamentalistes d'Amérique du Nord. Il s'agit d'une théorie selon laquelle la vie serait trop complexe pour obéir aux seules lois de la sélection naturelle. D'où l'hypothèse alternative selon laquelle une intelligence supérieure, extraterrestre ou divine, l'a organisée.

Pareil phénomène social a donné naissance à un grand nombre d'œuvres originales, dont certaines sont dotées d'une intéressante valeur pédagogique. Le roman de Véronique Roy intitulé *Muséum*<sup>46</sup> relève de cette dernière catégorie. Basé sur une intrigue liée à la question de l'« intelligent design », il fut considéré par certains journalistes, lors de sa parution, comme une réponse française au *Da Vinci Code* de Dan Brown. L'« homme de Vitruve » de Léonard de Vinci, qui orne la couverture de

<sup>42</sup> Marie-Claire Bancquart, *Anatole France*, Paris, Julliard, 1994, p. 40-41.

<sup>43</sup> Antoine Compagnon, *Connaissez-vous Brunetière ? - Enquête sur un antidreyfusard et ses amis*, Paris, Le Seuil, 1997, 284 p.

<sup>44</sup> Messac, Régis *Le « détective novel » et l'influence de la pensée scientifique*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, « Bibliothèque de la Revue de Littérature Comparée », 1929, t. 59, 698 p.

<sup>45</sup> Daniel Fondanèche, *Le roman policier*, Paris, Ellipses - Éditions Marketing, p. 102-103.

<sup>46</sup> Véronique Roy, *Muséum*, Paris, Fayard, 2006, 435 p. Véronique Roy connaît bien le Muséum, où elle a travaillé au début de sa carrière.



l'édition princeps, suggère déjà un tel rapprochement. Cependant, à notre avis, peu d'arguments littéraires solides pourraient légitimer la comparaison.

Le roman débute par la découverte d'une météorite plus ancienne que le système solaire - âgée de six milliards d'années -, porteuse d'éléments organiques semblant corroborer l'hypothèse d'une vie extra-terrestre. Une série de meurtres se produit alors au Muséum. L'enquête est menée par un paléontologue américain athée et pourfendeur du créationnisme, une sémiante conservatrice prénommée Léopoldine et un jésuite astrophysicien délégué par le Vatican. Les investigations conduiront à la découverte suivante : des adeptes du « dessein intelligent » ont été envoyés en Europe pour infiltrer les milieux scientifiques et académiques, afin de propager leur doctrine - notamment, via les programmes d'enseignement.

Certains agents du groupe de pression créationniste sont allés jusqu'à commettre des assassinats, comme leur chef qui laisse finalement tomber son masque. La romancière nous montre ce fanatique en train de détruire, près d'un buste de Darwin mutilé, un précieux fossile d'Hominidé - celui de l'« Homme de Pékin » : « En quelques coups de masse, le seul spécimen de Sinanthrope connu disparut de la surface de la Terre. Léopoldine se jeta sur le profanateur, qui la repoussa et se releva d'un bond. Son visage était effrayant, exalté, démoniaque, sa respiration saccadée.

- Dire que je l'avais sous les yeux ... Il suffisait de penser à Darwin ! Cette crapule athée de Darwin [...].

- On ne pourra rien prouver, Léopoldine, dit-il, soudain radouci. Les ossements du Sinanthrope ne sont plus que poussière. Telle est la volonté de Dieu ».<sup>47</sup>

Divers éléments des débats scientifiques présentés dans le roman de Véronique Roy s'inspirent des travaux de spécialistes de l'Évolution, comme le regretté Stephen Jay Gould, dont la théorie des équilibres ponctués prolonge la théorie synthétique de l'Évolution ou néodarwinisme. À la fin de son livre, la romancière cite une série de péripéties juridiques survenues aux Etats-Unis, toutes liées aux actions des partisans du dessein intelligent. Enfin, une « Note de l'auteur » terminale met en garde le lecteur : « Le débat entre créationnistes et évolutionnistes est un fait de société américain. Basé sur le fondamentalisme protestant, il n'est pas sans influence sur la politique américaine. Le débat avec les créationnistes n'existe pas encore en France, mais ces questions commencent à agiter les esprits. La vigilance s'impose ».<sup>48</sup>

*La malédiction de Darwin*<sup>49</sup>, publiée un an après *Muséum*, est un roman policier de facture plus classique, moins riche en données scientifiques. Mais, le lecteur y retrouve les partisans de l'« intelligent design » et leurs méthodes. Au début du récit, le lecteur fait la connaissance d'un jeune couple de scientifiques d'origine anglaise, Elisabeth et Derrick. Ceux-ci sont diplômés de Princeton où, tout en préparant leur doctorat, ils ont intégré un club de néoconservateurs. « On y parlait de science, de création, d'évolution, les soirées se terminaient toujours par une lecture de la Bible et une prière »<sup>50</sup>. Vite devenus militants de l'organisation - puissante mais discrète - les deux jeunes gens ont préféré partir en mission en Europe, plutôt que d'occuper des postes dans une université américaine de seconde zone. Leur voyage débute par l'Angleterre, où Elisabeth - plus brillante que son compagnon - doit prononcer une conférence au Muséum d'Histoire Naturelle de Londres. Peu après sa prestation, l'oratrice est trouvée assassinée dans un cottage que le couple a loué dans la campagne anglaise. Une enquête de police est alors ouverte, dont nous n'exposerons pas le déroulement ni l'issue, pour les raisons qu'on devine.

Si nous quittons le domaine du roman policier pour celui du roman de suspense ou « thriller », nous trouvons également plusieurs œuvres dont l'intrigue se trouve liée au darwinisme. Il en va ainsi de l'ouvrage intitulé *La conspiration Darwin* (2005). Notons que ce dernier se rattache au roman historique<sup>51</sup> par certains passages décrivant les aventures des passagers du *Beagle*<sup>52</sup>. L'intrigue peut se

<sup>47</sup> Op. cit., p. 412.

<sup>48</sup> Ibid., p. 434.

<sup>49</sup> Philippe Aubert, *La Malédiction de Darwin*, Illkirch, Le Verger, 2007, 191 p.

<sup>50</sup> Op. cit., p. 12.

<sup>51</sup> De type « populaire » et « divertissant ». Cf. note 39. Il s'agit d'un roman policier et historique, et non d'un roman policier historique. Cf. Jean-Christophe Sarrot & Laurent Broche, *Le roman policier historique*, Paris, Nouveau Monde, 2009, p. 17-20.

<sup>52</sup> Le *Beagle* était le trois mâts, commandé par le capitaine Robert Fitz Roy, sur lequel Darwin s'embarqua en 1831 comme naturaliste. Le bateau transportait les membres d'une expédition chargée de cartographier les côtes d'Amérique du Sud.

résumer comme suit. Un jeune doctorant en biologie de l'université du Michigan, Hugh Kellem, décide d'abandonner ses recherches ornithologiques sur une île des Galapagos : le sujet de sa thèse sera désormais consacré à Darwin. Il part donc pour l'Angleterre, où il fait équipe avec une jeune femme dont il est amoureux. La consultation d'archives jusque-là négligées, en particulier le journal et la correspondance d'une fille de Darwin, Elizabeth, conduit le couple à des découvertes stupéfiantes.

L'élaboration de la théorie de l'Évolution n'est pas due à Darwin, mais au médecin de bord du Beagle : Robert McCormick. Les deux hommes sont en position de rivalité et se détestent. C'est McCormick qui, exploitant les savoirs ancestraux d'une tribu néo-zélandaise, déduit le rôle de la sélection naturelle dans l'évolution des espèces. L'illumination lui vient au cours d'une nuit passée en compagnie des indigènes et de leur chaman. Darwin est présent, ainsi qu'un jeune missionnaire écossais nommé Richard Matthews. Par la suite, alors que Darwin et McCormick se trouvent en difficulté au cours de l'escalade d'un volcan, Darwin laisse tomber son rival dans la lave en fusion du cratère. Le savant anglais rédigera ultérieurement sa confession : « Je tirai sur le gourdin. Mc Cormick y était toujours agrippé [...]. Quand je regardai de nouveau mon compagnon en détresse, ses mains commençaient de glisser sous l'effet de la sueur, et ses yeux me dardaient un regard noir. D'une voix faible mais distincte, il articula ces mots : « Alors c'est comme ça, monsieur Darwin, hein ? La survie des plus aptes ! ». Puis il lâcha prise, ou bien c'est moi qui tirai d'un coup trop sec - toujours est-il que je le vis culbuter en arrière, et plonger vers la mer de bulles en tournant lentement sur lui-même. Il hurla jusqu'en bas »<sup>53</sup>.

Plus tard, Richard Matthews, le jeune missionnaire, communique à Alfred Russell Wallace (1823-1913) - considéré comme le co-découvreur avec Darwin de la théorie de la sélection naturelle - les hypothèses scientifiques élaborées lors de la fameuse nuit. Wallace contacte alors Darwin, fait semblant d'être arrivé par ses propres travaux aux mêmes conclusions que lui et l'incite à publier *l'Origine des espèces*. Hugh et Beth concluent à la fin du roman : « Le seul vrai découvreur est un petit Écossais inconnu au bataillon, qui fut inspiré par un chaman dont les os pourrissent quelque part au bout du monde »<sup>54</sup>.

Signalons qu'avant *La conspiration Darwin*, John Darnton avait publié *Le mystère Neandertal* (1996)<sup>55</sup>. Ce roman met en scène la découverte en Asie, par un groupe de scientifiques contemporains, d'Hommes de Neandertal bien vivants - et même féroces. La coexistence d'*Homo neanderthalensis* et de l'Homme moderne (*Homo sapiens*) a bien été démontrée. Mais, le lien de parenté, ainsi que l'interfécondité de ces deux espèces, sont encore discutés par les paléoanthropologues : des questions dignes d'interpeller un romancier...

Aujourd'hui plus que jamais, le « phénomène Darwin » continue à marquer la littérature de son empreinte, particulièrement à travers les genres destinés à atteindre un vaste public : romans policiers, historiques ou d'espionnage, thrillers, etc.<sup>56</sup>

## CONCLUSION

Notre étude des liens entre évolutionnisme, créationnisme et littérature nous a conduit à analyser des œuvres variées, quasi exclusivement des romans. Ces derniers restituent, chacun pour une époque donnée, une image somme toute assez honnête des controverses scientifiques, ainsi que des événements sociétaux provoqués par les théories du peuplement de la Terre. Les œuvres concernées rendent bien compte de l'intensité des débats que soulevèrent les théories évolutionnistes, en particulier celles héritées des travaux de Darwin. Donc, le lecteur ne se heurte pas, en l'occurrence, au « grand miroir déformant de la littérature »<sup>57</sup>.

Pour clore notre brève étude, nous formulerons deux remarques.

Entre l'époque de Cuvier et la nôtre se sont écoulés plus de deux siècles, durant lesquels les luttes ont fait rage entre fixistes et transformistes, darwiniens et anti-évolutionnistes. Nous ne devons

<sup>53</sup> John Darnton, *La conspiration Darwin*, Le Livre de Poche, Paris, Michel Lafon, 2006, 380 p.

<sup>54</sup> John Darnton, *Ibid.*, p. 381.

<sup>55</sup> John Darnton, *Le mystère Neandertal*, Paris, Michel Lafon, 2009, 437 p.

<sup>56</sup> Le roman récent de James Rollins associe plusieurs de ces genres. Cf. James Rollins, *La Bible de Darwin*, Paris, Fleuve Noir, 2009, 505 p.

<sup>57</sup> Pierre Lemaitre, *Travail soigné*, Le Livre de Poche, Librairie Générale Française, 2010, p. 374.

pas nous en étonner, car non seulement la controverse est toujours de règle dans l'histoire des grandes idées, mais elle revêt même un aspect positif, catalysant les énergies mises au service de la construction des connaissances scientifiques, de la littérature et des arts. Le Grand Siècle constitue à cet égard un élément de comparaison éclairant et exemplaire, puisqu'il vit se dérouler une « longue suite de controverses : querelle de l'absolutisme entre Maarin et les frondeurs ; querelle de la grâce entre Port-Royal et les jésuites ; querelle d'*Alceste* entre Lully et les détracteurs de la tragédie lyrique ; querelle des anciens et des modernes entre Boileau et Perrault ; querelle des dictionnaires entre l'Académie française et Furetière ; querelle du coloris entre les partisans de Rubens et ceux de Poussin ; querelle du quiétisme entre Bossuet et Fénelon. Et l'on néglige ici la querelle du Cid, la querelle du Tartuffe, la querelle de Phèdre ... »<sup>58</sup>.

Notre seconde et dernière remarque conclusive sera empruntée à Louis Eugène Bouvier (1856-1944)<sup>59</sup>, qui affirma dans un discours académique : « Les problèmes difficiles ont toujours plusieurs faces, et l'on a chance de les résoudre en attaquant chacune de ces faces par la méthode appropriée ; pourquoi restreindre le nombre des chercheurs et des méthodes dans le problème de l'évolution qui est, sans conteste, le plus difficile de la biologie ? »<sup>60</sup>.

---

<sup>58</sup> Sébastien Lapaque, « Les écrivains du Grand Siècle », *Le Magazine Littéraire*, n°497, 2010, p. 50. Chacune de ces « querelles » a fait l'objet d'études, que nous ne citerons pas ici.

<sup>59</sup> Bouvier occupa au Muséum la chaire d'« Histoire naturelle des Crustacés, des Arachnides et des Insectes », puis celle d'« Entomologie » - issue du dédoublement de la précédente.

<sup>60</sup> Louis Bouvier, « Allocution », *Comptes Rendus Hebdomadaires de l'Académie des Sciences*, t. 181, n°24, 1925, p. 959-960. Il s'agit d'un discours sur le transformisme, faisant suite à des éloges d'académiciens décédés.

## RÉFÉRENCES

- AUBERT (P.), *La Malédiction de Darwin*, Illkirch, Le Verger, 2007, 191 p.
- BALZAC (H.), *La peau de chagrin*, Le Livre de Poche, Paris, Librairie Générale Française, 1984, 423 p.
- BALZAC (H.), « Avant-propos », dans *La comédie humaine*, Lausanne, Rencontre, 1968, p. 36.
- BANCQUART (M.-C.), *Anatole France*, Paris, Julliard, 1994, 270 p.
- BOUVIER (L.), « Allocution », *Comptes Rendus Hebdomadaires de l'Académie des Sciences*, t. 181, n°24, 1925, p. 959-960.
- BRULLER (J.) dit VERCORS, *Les animaux dénaturés*, Le Livre de Poche, Paris, Librairie Générale Française, 2009, 217 p.
- CHASE-RIBOUD (B.), *Vénus Hottentote*, Paris, Albin-Michel, 2004, 380 p.
- COMPAGNON (A.), *Connaissez-vous Brunetière ? - Enquête sur un antidreyfusard et ses amis*, Paris, Le Seuil, 1997, 284 p.
- CITTI (P.), « La préhistoire gagne le champ littéraire », in CITTI (P.) & DÉTRIE (M.) (ed.), *Le champ littéraire*, Paris, Vrin, 2002, p. 69.
- COHEN (C.) & HUBLIN (J.-J.), *Boucher de Perthes - Les origines romantiques de la Préhistoire*, Paris, Belin, 1989, 272 p.
- CONAN DOYLE (A.), *Le monde perdu*, Paris, Magnard, 2000, 319 p.
- DARNTON (J.), *La conspiration Darwin*, Le Livre de Poche, Paris, Michel Lafon, 2006, 380 p.
- DARNTON (J.), *Le mystère Neandertal*, Michael Lafon, 2009, 437 p.
- DE LA COTARDIÈRE (P.) (éd.), *Jules Verne - De la science à l'imaginaire*, Paris, Larousse, 2004, p. 115-118.
- DURAND-LE GUERN (I.), *Le roman historique*, Paris, Armand Colin, 128 p.
- FONDANECHÉ (D.), *Le roman policier*, Paris, Ellipses - Éditions Marketing, 103 p.
- LAPAQUE (S.), « Les écrivains du Grand Siècle », *Le Magazine Littéraire*, n°497, 2010, p. 50.
- LEMAITRE (P.), *Travail soigné*, Le Livre de Poche, Librairie Générale Française, 2010, 408 p.
- MESSAC (R.), *Le « détective novel » et l'influence de la pensée scientifique*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, « Bibliothèque de la Revue de Littérature Comparée », 1929, t. 59, 698 p.
- PELLEGRIN (P.), « Présentation » dans CUVIER (G.), *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes - Discours préliminaire*, Paris, Flammarion, 1992, p. 5-43.
- PERINO (L.), *Darwin viendra-t-il ?*, Paris : Le Pommier, 2008, 338 p.
- ROLLINS (J.), *La Bible de Darwin*, Paris, Fleuve Noir, 2009, 505 p.
- ROY (V.) Roy, *Muséum*, Paris, Fayard, 2006, 435 p.
- SARROT (J.-C.) & BROCHE (L.), *Le roman policier historique*, Paris, Nouveau Monde, 2009, 495 p.
- Philippe Taquet, *Georges Cuvier - Naissance d'un génie*, Paris, Odile Jacob, 2006, 539 p.
- THOMAS (H.), *Le mystère de l'homme de Piltdown. Une extraordinaire imposture scientifique*, Paris, Belin, 2002, 288 p.
- VERNE (J.), *Voyage au centre de la Terre*, Le Livre de Poche, Paris, Hachette, 1966, p. 259.